

Des saints « pas tout à fait saints » dans l'Église orthodoxe russe : les pères Paul Florenski et Alexandre Men

SERGE MODEL

Dans la plupart des Églises et communautés chrétiennes, et même au-delà (dans le judaïsme, l'islam ou le bouddhisme), l'on rencontre des figures de « saints », de « justes », de « parfaits », de « témoins », d'« amis de Dieu » (ou autres appellations), autrement dit de personnes qui, ayant réalisé dans leur vie terrestre l'idéal de perfection prôné par la croyance concernée, sont présentées par celle-ci en tant que « modèles à suivre » aux fidèles et font l'objet d'une vénération ou d'un culte public¹. Pour l'Église orthodoxe, le théologien russe du XX^e siècle Serge Boulgakov précise :

1. Avec la différence, bien connue du vocabulaire grec, entre « *λατρεία* » (adoration ou culte dû à Dieu seul) et « *προσκύνησις* » (vénération ou prosternation adressée aux saints – qui sont, après tout, des hommes – et aux objets sacrés : livre des Évangiles, croix, icônes, etc.). La traduction indistincte des deux vocables par le latin *adoratio* suscita des difficultés, notamment pour la réception en Occident des décisions du VII^e concile œcuménique (Nicée II, 787) sur la vénération des icônes. De même, l'on ne devrait pas *stricto sensu* parler en français de « culte de saints », terme qui peut prêter à confusion.

Les saints sont nos orants et nos protecteurs dans le ciel et donc des membres vivants et actifs de l'Église terrestre [...]. Les saints ne sont pas des médiateurs entre Dieu et les hommes, qui nous écarteraient du seul médiateur Jésus-Christ [...]; ce sont nos compagnons de route, nos amis et nos aides dans notre service au Christ et notre communion avec Lui².

Chez les chrétiens catholiques et orthodoxes spécifiquement, ces « saints » sont désignés en tant que tels par l'autorité religieuse, à l'issue d'un processus officiel dit de « canonisation », c'est-à-dire de reconnaissance comme « conforme à la règle, au canon (du grec *κανων* : règle ou modèle) ».

Les procédures s'avérant généralement longues et complexes, certaines figures pressenties pour faire partie de l'ensemble qualifié de « communion des saints » se retrouvent parfois dans une sorte de « salle d'attente », de « purgatoire de la sainteté » (si l'on nous permet l'expression), lequel peut durer des années, voire des siècles. Le « *santo subito* » ou canonisation immédiate est en effet un phénomène extrêmement rare dans l'histoire. L'Église catholique romaine a d'ailleurs jalonné de manière très précise les étapes du chemin vers la canonisation, en définissant les états de « serviteur de Dieu » (*servus Dei*), de « vénérable » (*venerabilis*), de « bienheureux » (*beatus*) et enfin de « saint » (*sanctus*) et en élaborant un processus comparable à une action en justice civile³. L'Église orthodoxe apparaît moins formaliste à cet égard, même si elle use également des vocables de « bienheureux » (*μακάριος*, *blažennyj*) ou de « ayant exercé les vertus » (*podvižnik blagočestija*), pour désigner des personnes considérées comme « justes », mais non encore canonisées⁴.

2. Père Serge Boulgakov, *L'Orthodoxie*, trad. de Constantin Andronikof, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1980, p. 134.

3. Pour le détail de la procédure dans l'Église catholique romaine : https://www.vatican.va/roman_curia/congregations/csaints/documents/rc_con_csaints_doc_20070517_sanctorum-mater_fr.pdf. Voir aussi Pierre Maraval, *Lieux saints et pèlerinages d'Orient. Histoire et géographie, des origines à la conquête arabe*, Paris, éd. du Cerf – CNRS, 2011 ; Christiane Rancé, *Dictionnaire amoureux des saints*, Paris, Plon, 2019 ; Augustin Mohrer, *La Fabrique des saints*, Paris, Atlande, 2021.

4. La langue grecque connaît encore la distinction entre « saint » en général [*ἅγιος*] et saint moine [*ὁσιος*], parfois également traduit par « bienheureux ». En russe, le vocable de « bienheureux » désigne aussi la catégorie particulière des « fols-en-Christ », comme Basile le Bienheureux, Xénia

Par ailleurs, étant donné ces délais extrêmement longs de reconnaissance de la sainteté, dus au mode de fonctionnement des Églises, mais surtout à la prudence de celles-ci « afin d'éviter tout arbitraire ou témoignage erroné⁵ », il arrive que des saints potentiels se trouvent *in fine* exclus du processus pour des motifs pas toujours clairs, vus de l'extérieur (contexte politique, passages délicats de la *vita* du personnage concerné, propos ou écrits de celui-ci non conformes à la *doxa*, etc.). Une canonisation est en effet, en tant qu'acte public de l'Église ou de la communauté visée, soumise à divers facteurs, dont certains relèvent de ce qu'on appelle parfois pudiquement des « raisons non-théologiques⁶ ».

Ce qui nous amène à notre formulation de « saints pas tout à fait saints⁷ ». L'on pourrait qualifier de la sorte des personnages considérés comme saints soit par une partie, mais non par la totalité de la communauté des croyants, soit dont la vie et/ou l'œuvre – quand il y a une œuvre écrite – ne répondent pas entièrement aux critères requis de canonisation de ces communautés. Dans ces cas de figure, et malgré une certaine vénération populaire, ces personnalités n'ont pas été « portées sur les autels », et la *vox populi* n'a pas signifié *vox Dei*.

de Saint-Petersbourg, etc. Pour certains « saints pas encore saints » de l'Église orthodoxe, il arrive qu'on peigne des icônes à leur effigie, sans cependant leur accoler de nimbe (auréole).

5. Constantin Harissiadis (métropolite Constantin de Derkos), « La reconnaissance des saints dans l'Église orthodoxe », *Saints et sainteté dans la liturgie* (XXXIII^e Semaine d'études liturgiques), *Conférences Saint-Serge, Paris, 1986*, Rome, CLV – éd. Liturgische, 1987, p. 126. Voir aussi Élisabeth Behr-Sigel, *Prière et sainteté dans l'Église russe*, Bégrolles-en-Mauges, éd. Abbaye de Bellefontaine, 1982.

6. Pour des raisons politiques, les canonisations furent extrêmement rares sous l'Empire ottoman ou dans la Russie soviétique. Afin de contourner cet interdit, le Saint-Synode du Patriarcat de Moscou rusait parfois, en approuvant le texte d'un office à un personnage non encore canonisé ou en ajoutant discrètement un nom au calendrier liturgique. Les autorités n'y voyaient que du feu, tandis que les fidèles comprenaient l'autorisation de vénérer le nouveau saint.

7. Pour l'équivalent dans l'Église catholique, voir Jérôme Anciberro, *Presque saints ! Canonisations ratées et autres causes délicates*, Paris, Tallandier, 2020.

Afin de mieux comprendre cette situation d'« entre-deux », rappelons quelques éléments du processus même de canonisation dans l'Église orthodoxe⁸.

Les principes de canonisation dans l'Église orthodoxe

Dans l'Église primitive, et au début de l'Église byzantine qui a constitué la matrice des différentes Églises orthodoxes locales, la reconnaissance de la sainteté était effectuée de manière décentralisée : sur requête d'un groupe de fidèles, d'ecclésiastiques ou d'un souverain local, et après enquête sur la vie et les vertus de l'intéressé ainsi que sur la vénération dont celui-ci faisait l'objet, la présence de reliques éventuelles (*reliquiae* – les restes⁹) et/ou la réalisation de miracles par son intermédiaire, l'évêque diocésain, voire l'abbé d'un monastère renommé (éventuellement assisté de confrères) proclamait la sainteté d'un personnage ayant vécu (ou étant mort) sur son territoire ecclésiastique.

L'on procédait à la translation (déplacement) des reliques de l'intéressé en un lieu digne de vénération (par exemple une grande église) ou bien l'on érigeait un sanctuaire au-dessus de sa tombe ; l'on célébrait des offices devant son tombeau non plus « pour lui » (comme on prie pour le repos de l'âme de n'importe quel défunt)¹⁰, mais adressés « à lui¹¹ » ; ses reliques pouvaient éventuellement être distribuées ; l'on peignait son effigie (icône ou autre) ; l'évêque responsable informait par lettre les autres évêques et Églises locales de l'inscription du saint au calendrier des fêtes (à sa date de sa naissance, de décès ou de « canonisation »), etc.

8. Voir Serge Model, « La canonisation des saints dans l'Église orthodoxe », *Contacts, revue française de l'orthodoxie*, 242, 2013, p. 159-190.

9. Il peut s'agir du corps des personnages concernés, mais aussi d'objets leur ayant appartenu ou ayant été en contact avec eux, et qui en ont capté la « grâce divine ». Le principe existe également dans d'autres traditions religieuses, antiques ou modernes. À noter que l'Église orthodoxe semble moins attachée que celle d'Occident aux questions d'authenticité stricte et envisage les reliques (au même titre que les icônes) essentiellement dans leur fonction de « véhicule de la grâce ».

10. En russe, la « panikhide » [*panixida*] (version longue) ou la « litie » [*litija*] (version courte).

11. Ou à Dieu par son intermédiaire. En russe, le « *moleben* » (équivalent du « *Te Deum* »).

Plus tard, la centralisation de l'organisation ecclésiastique transféra cette compétence dans les mains d'organes supérieurs (concile ou synode d'évêques), mais toujours comme reconnaissance au niveau de toute l'Église d'une vénération locale préexistante. L'on formalisa quelque peu les règles, pour aboutir aux critères de canonisation actuellement en vigueur dans l'Église orthodoxe. Ceux-ci sont au nombre de quatre :

- L'exploit spirituel du saint durant sa vie qui doit avoir été vertueuse (en russe « *podvig* », en latin « *heroïcitas virtutum* »), ou une mort pour la foi chrétienne (martyre) ;

- Les miracles accomplis par son intercession ;

- L'état de son corps *post-mortem* (la question des reliques) ;

- La vénération populaire (*fama sanctitatis, narodnoe počitanie*).

À noter que ces critères ne sont ni absolus ni infaillibles ; dans certains cas, l'un ou l'autre est absent¹², ce qui n'empêche pas la canonisation. C'est *in fine* l'organe de chaque Église compétent en la matière qui décide ou refuse une telle proclamation. L'un des grands canonistes russes du XIX^e siècle, Vassili Bolotov, disait : « Est canonique ce qui est utile à l'Église¹³ ».

Si les détails des procédures de canonisation apparaissent quelque peu différents selon les Églises autocéphales, les règles de base sont, dans l'ensemble, les mêmes : l'évêque local introduit au nom de son diocèse (clergé et fidèles) un dossier auprès de l'organe central de son Église (synode ou assemblée d'évêques), lequel confie l'examen de l'affaire à une commission d'experts (théologiens, historiens, autres). Après étude du cas, la commission fait rapport à l'organe dirigeant qui prend la décision finale. Si celle-ci est favorable, l'organe dirigeant (concile, synode ou primat de l'Église concernée) annonce la canonisation, avec les conséquences qui en découlent : inscription au calendrier, composition d'offices et prières en l'honneur du saint, consécration d'autels et d'églises en son nom, célébrations publiques

12. Lors de l'ouverture du tombeau de saint Séraphim de Sarov, ses restes avaient été retrouvés corrompus ; il n'y a pas de miracles attestés pour saint Silouane l'Athonite, etc.

13. Cette maxime attribuée à Vassili Bolotov est aujourd'hui abondamment citée sans que la source originale ne soit mentionnée. Voir par exemple Andrej Kuraev, « Čto polezno – to kanonično » [Ce qui est utile est canonique], <https://diak-kuraev.livejournal.com/3273807.html>, consulté le 19 mars 2024.

de ses dates de fête, vénération d'icônes et de reliques, information aux autres Églises, lesquelles peuvent à leur tour inscrire (ou non) le saint à leur propre calendrier (réception¹⁴). À noter que certaines grandes Églises comme l'Église russe ont aussi développé plusieurs niveaux de reconnaissance : celui d'un saint « vénéré localement » (*mestočtimyj*), seulement dans un ou plusieurs diocèses ou régions) ou celui de toute l'Église (*obščecerkovnyj*) pour les saints les plus importants. Dans certains cas, sont aussi établies des commémorations globales (synaxes/*sobor*) de tous les saints d'une région (les saints de Kiev, de Novgorod, etc.).

Pour donner un exemple concret et curieux de telles procédures, reportons-nous à un extrait des mémoires du père Georges Chavelski, dernier aumônier général des armées russes avant la révolution de 1917, intitulé « Le scandale de Tobolsk¹⁵ » :

Dans notre Église russe, la canonisation des saints était soumise à l'autorisation impériale. Mais cette autorisation était précédée d'un examen des reliques et d'une décision du Synode relativement à la canonisation, fondée sur la suffisance de preuves témoignant d'une incontestable sainteté. L'accord du tsar ne faisait qu'entériner cette décision.

[En 1915, l'évêque Varnava (Barnabé Nakromine) de Tobolsk s'était mis en tête de faire canoniser l'un de ses prédécesseurs, l'archevêque Jean (Maximovitch), mort en odeur de sainteté en 1715. L'évêque avait, pour ce faire, adressé un télégramme au tsar sans passer par le Synode].

La réponse du tsar avait été la suivante : « On peut chanter “nous te magnifions” (*veličаем*), mais non pas canoniser ». La réponse comportait en soi une contradiction : on ne chante pas « nous le magnifions » à d'autres que des saints.

Le télégramme de l'empereur arriva à Tobolsk le 27 août 1915, tard dans la soirée. À onze heures du soir, l'évêque Varnava fit sonner les cloches de la cathédrale, rassembla son clergé et célébra un *moleben*

14. L'Église orthodoxe étant une sur le plan dogmatique, les canonisations effectuées par les Églises autocéphales ont théoriquement une portée universelle. Cependant, pour respecter leur autonomie, chaque Église est libre d'intégrer les saints « venus d'ailleurs ». Cette dimension locale des canonisations favorise une meilleure identification des fidèles aux personnages sanctifiés.

15. Georges Chavelski, *J'ai vécu la fin de la Russie impériale dans l'entourage du Tsar. Mémoires (1911-1920)*, trad. d'André Donzeau, Sète, éd. Singulières, 2011, p. 322-325.

devant la tombe de l'archevêque Jean. On célébra de façon rusée, se garantissant à tout hasard : on chanta le tropaire¹⁶ à saint Jean Chrysostome¹⁷ dont le refrain est « Saint père Jean, prie Dieu pour nous ». [...] Le peuple, ayant appris la canonisation du saint [local], envahit la cathédrale dès le matin. Les demandes d'offices au saint pleuvaient. Le clergé de la cathédrale n'osait pas refuser, mais, avec prudence, s'efforça de passer la mention « de Tobolsk » sous silence, se contenant de faire mémoire seulement de « saint Jean ». Un tel subterfuge ne passa pas inaperçu : « Les papes trompaient le peuple, déshonoraient un juste », disait-on.

L'évêque Varnava fut convoqué dans la capitale, où le Saint-Synode annula la canonisation et décida de le destituer de son diocèse¹⁸.

Cet exemple montre clairement qu'à rebours de certaines images d'Épinal, la simple vénération populaire ou la décision d'un seul évêque diocésain ne suffit pas (ou plus) à « faire un saint » dans l'Église orthodoxe. Et même en cas d'examen de la cause par l'organe officiellement compétent, il peut y avoir des revirements : l'on connaît des cas, dans l'Église russe, de « dé-canonisation » suivie de « re-canonisation » d'un même saint¹⁹. Par ailleurs, certaines formules montrent la complexité de la chose : l'on a ainsi pu dire, à propos de saint Syméon le Nouveau Théologien (Constantinople, XI^e siècle), que « c'est un miracle de Dieu pour lequel nous devons Le remercier toujours, que Syméon n'ait jamais été condamné pour hérésie par ses

16. Courte hymne de quelques strophes, synthétisant l'événement fêté ou la vie du saint commémoré.

17. Grand saint ancien reconnu (IV^e s.).

18. Finalement sur les instances de Raspoutine, qui protégeait l'évêque, le tsar ne sanctionna pas la décision du Synode et exigea un nouvel examen de l'affaire. Le haut-procureur du Synode Alexandre Samarine – équivalent de ministre des Cultes – fut lui-même limogé. L'on se contenta d'un blâme à l'évêque Varnava et, après enquête, le Synode procéda en 1916 à une canonisation en bonne et due forme de saint Jean de Tobolsk. En 1917, l'évêque Varnava fut néanmoins destitué en tant que « raspoutinien » ; il mourra en 1924.

19. Notamment de ceux dont on soupçonnait l'adhésion au schisme des vieux-croyants. Voir Élisabeth Behr-Sigel, *Prière et sainteté...*, *op. cit.*, p. 31.

contemporains. Autrement, nous aurions perdu le plus grand mystique de l'Orthodoxie²⁰ ».

La figure du père Paul Florenski

Notre premier exemple concret de « saint pas tout à fait – ou pas encore – saint » sera le père Paul Florenski (1882-1937²¹), prêtre orthodoxe, philosophe religieux, poète, mais aussi linguiste, historien de l'art, physicien, mathématicien, géologue²² et qui a été qualifié, en raison de l'étendue de ses talents et de la variété de ses centres d'intérêt, de « Léonard de Vinci » ou de « Pascal » russe²³. On l'a également comparé à Teilhard de Chardin²⁴.

Son parcours initial est intimement lié à la renaissance religieuse russe qui précéda la révolution de 1917. D'origine russo-arménienne, Florenski se forma aux mathématiques, à la physique et à la philosophie à l'Université de Moscou, mais se tourna ensuite vers la théologie qu'il étudia à l'Académie ecclésiastique de Serguiev Possad²⁵. Il s'intéressa à la pensée du grand philosophe religieux russe du XIX^e siècle Vladimir Soloviev, et notamment à sa sophiologie qu'il approfondira, mais aussi à l'art, au folklore, à l'ésotérisme. Il se lia avec

20. Joost Van Rossum, « Mgr Basile Krivochéine et la découverte en Occident de saint Syméon le Nouveau Théologien », *Messager de l'Église russe*, 15, 2009, p. 13.

21. Une date de décès fictive (le 15 décembre 1943) fut communiquée à ses proches pour dissimuler son exécution ; on la retrouve encore dans certaines biographies.

22. Il n'existe pas, en français, de biographie exhaustive du père Florenski. Divers aspects de sa riche personnalité sont évoqués dans : Milan Zust, *À la recherche de la Vérité vivante, L'expérience religieuse de Pavel A. Florensky*, Rome, Éditions Lipa, 2002 ; Renato Betti, *Les mathématiques comme habitude de pensée : Les idées scientifiques de Pavel Florensky*, trad. et avant-propos par Laurent Mazliak, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2022. Voir aussi : <https://www.pagesorthodoxes.net/theologiens/Florenski/paul-Florenski.htm#biblio>, consulté le 23 août 2024.

23. Frank Damour, « Pavel Florensky ou Pascal au goulag », *Études*, 415, 2011, p. 341.

24. Thomas Venclova, « Pavel Florenski (1882-1943) », in Efim Ètkind *et al.* (éd.), *Histoire de la littérature russe. Le XX^e siècle. L'Âge d'argent*, Paris, Fayard, 1987, p. 221.

25. Ilya Platov, « Pavel Florenski : la conversion comme *metanoïa* et *epistrophê* », *Slavica Occitania*, 41, 2015, p. 193-212.

les symbolistes de l'Âge d'argent comme Viatcheslav Ivanov, André Bely ou Vassili Rozanov, ou encore avec le philosophe marxiste (et futur prêtre orthodoxe) Serge Boulgakov. L'on connaît le célèbre tableau de Nesterov, *Les philosophes* (1917), représentant Boulgakov et Florenski. Ordonné prêtre en 1911, proclamé docteur en théologie en 1914²⁶, Florenski enseigna la philosophie à l'Académie et publia des textes dans les domaines les plus divers. Rédacteur en chef de la revue académique *Le Messager théologique* (*Bogoslovskij Vestnik*), il jouira d'une réelle aura auprès des intellectuels de son temps. « Lisant l'hébreu, le grec et le latin aussi bien que la plupart des langues européennes, éduqué par l'ascèse tant spirituelle que scientifique, son esprit est l'un des plus originaux et des plus érudits du siècle²⁷ », souligne une notice biographique.

Comme pour bien des Russes, la révolution de 1917 scinda sa vie en deux. Après la fermeture, par les bolcheviks, de l'Académie théologique où il enseignait (1919)²⁸ et de l'église Sainte-Marie-Madeleine de Serguiev Possad qu'il desservait (1921), le père Florenski se retrouva sans affectation. Il accepta de mettre ses compétences scientifiques au service du nouvel État qui, par manque de cadres au début de son existence, recrutait des « spécialistes bourgeois ». Il fut donc nommé – sur recommandation de Trotski lui-même – à la Commission d'État de l'électrification en Russie soviétique (*GOËLRO*), fut employé par la Direction principale de l'énergie (*Glavènergò*), enseigna à l'Atelier supérieur des arts et des techniques (*VXUTEMAS*)

26. Sa thèse de doctorat (traduction française : Paul Florensky, *La Colonne et le fondement de la vérité : essai d'une théodicée orthodoxe en douze lettres*, trad. de Constantin Andronikof, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1994) eut un grand retentissement : « D'une érudition étonnante, son livre synthétise la Tradition patristique, la science la plus avancée, les doctrines ésotériques de toutes les époques » (Paul Evdokimov, *Le Christ dans la pensée russe*, Paris, Cerf, 1970, p. 173).

27. « Le père Paul Florensky (1882-1937) », *Le Messager orthodoxe*, 109, 1988, p. 41.

28. À la suite du décret du 23 janvier 1918 du Conseil des commissaires du peuple sur la séparation de l'Église et de l'État et de l'école et de l'Église, tous les établissements d'enseignement ecclésiastique devaient fermer. Les bâtiments de la laure de la Trinité-Saint-Serge furent réquisitionnés par le nouveau pouvoir ; ils ne seront rendus qu'en 1946, après le « concordat » conclu entre Staline et l'Église.

de Moscou, travailla au Conseil suprême de l'économie populaire (VSNX) et fut chargé d'édition de l'*Encyclopédie technique* (*Texničeskaja ènciklopedija*). Selon le témoignage des contemporains, même au travail dans les organismes soviétiques, Florenski ne quittait jamais sa soutane de prêtre²⁹.

En 1918-1919, le père Paul œuvra également comme secrétaire scientifique de la « Commission historique (gouvernementale) de la Laure de la Trinité-Saint-Serge » (*Komissija po ohrane pamjatnikov iskusstva i stariny Troice-Sergievoj Lavry*), qu'il s'efforça de préserver alors que la Laure venait d'être nationalisée³⁰. Il semble qu'il ait fomenté un complot pour sauver de la profanation les reliques de saint Serge de Radonège, en substituant le chef (crâne) de celui-ci lors de l'ouverture, en 1919, du tombeau du grand saint russe du XIV^e siècle³¹. Dans la seconde moitié des années 1920, Florenski poursuivit ses recherches en physique et en thermodynamique, publiant une étude sur les imaginaires qui utilisera des méthodes de géométrie analytique et dont le dernier chapitre interprète la théorie de la relativité d'Einstein³². Il rédigea également le manuel soviétique de l'ingénierie électrique qui restera en usage durant trente ans.

Technicien « idéaliste », le père Paul devint suspect au régime qui basculait dans le stalinisme. La fin des années 1920 et le début des années 1930 verront le commencement de son chemin de croix. En 1928, Florenski subit un premier exil à Nijni Novgorod. Sur l'intercession de l'épouse de l'écrivain Gorki, il put rentrer à Moscou, mais, en 1933, il fut à nouveau arrêté et condamné à dix ans de camp pour « participation à une organisation national-fasciste contre-révolutionnaire » et « publication de matériaux antisoviétiques », au nombre desquels sa monographie sur la géométrie qui liait le monde réel au monde spirituel. Sous ces prétextes se cachait la volonté de

29. Paul Evdokimov, *Le Christ...*, *op. cit.*, p. 173. Un autre ecclésiastique agira de même : l'archevêque-chirurgien saint Luc (Vojno-Jaseneckij, 1877-1961).

30. La commission sera dissoute en 1920 en tant qu'organisation « contre-révolutionnaire ».

31. Sur la campagne d'exhumation des reliques, voir notamment Bernard Marchadier, « L'exhumation des reliques dans les premières années du pouvoir soviétique », *Cahiers du monde russe et soviétique*, vol. 22, 1, janvier-mars 1981, p. 67-88. Le chef de saint Serge sera rendu à la Laure à sa réouverture en 1946.

32. Paul Florensky, *Les Imaginaires en géométrie*, trad. de Françoise Lhoest & Pierre Vahove, Bruxelles, Zones sensibles, 2016.

faire payer à cet « élément socialement nuisible » son attachement à son état clérical alors que le pays entamait son « plan quinquennal athée ». De 1931 à 1934, Florenski est déporté en Sibérie, dans un camp de la ligne Baïkal-Amour (le Bamlag), où le savant qu'il demeure étudie le permagel. De 1934 à 1937, il est interné au sinistre camp des Solovki, où il fait fonctionner une petite unité de production d'iode et d'autres dérivés d'algues ; il y obtient plusieurs brevets d'invention³³. Plusieurs personnalités intercèdent pour lui, dont le président tchèque Tomas Masaryk, sans succès cependant (selon une version, le père Paul aurait lui-même refusé d'être libéré pour partager le sort de ses camarades). En 1937, il est condamné à mort par une troïka du NKVD³⁴. Le 8 décembre 1937, dans la région de Leningrad, le prêtre Paul Florenski est fusillé avec cinq cents autres détenus et son corps, jeté dans une fosse commune³⁵. Ainsi s'acheva la vie de celui que Soljenitsyne qualifiera d'« un des hommes les plus remarquables que l'Archipel [du Goulag] ait engloutis sans retour³⁶ ».

Conformément à la tradition orthodoxe, le père Florenski était un prêtre marié. Il avait cinq enfants, avec lesquels il entretint une correspondance durant ses années de détention, publiée sous le titre de *Lettres de Solovki*³⁷.

À la fin du XX^e siècle, l'on évoqua la possible reconnaissance de Florenski comme saint et nouveau martyr, et son cas fut porté devant la Commission de canonisation de l'Église orthodoxe russe. Celle-ci déclina cependant le dossier³⁸ : officiellement, l'on reprocha au père

33. Sur ses dernières années, voir *Soloveckaja geografija sijaščennika Pavla Florenskogo (1933-1937 gg.)* [La géographie solovkienne du prêtre Paul Florenski (1933-1937)], Solovki, izd. Spaso-Preobraženskogo Soloveckogo monastyrja, 2022.

34. À ce moment-là, on fusillait d'office les condamnés à dix ans, pour « faire de la place » aux nouveaux arrivants. Plus concrètement, Florenski fut accusé d'activité « trotskiste ».

35. Comme beaucoup d'ecclésiastiques victimes de la Grande Terreur, il sera civilement réhabilité (à titre posthume) en 1958.

36. Alexandre Soljenitsyne, *L'Archipel du Goulag*, trad. de Geneviève & José Johannet, Paris, Seuil, 1974, t. 2, p. 495.

37. Paul Florensky, *Lettres de Solovki, 1934-1937*, trad. de Françoise Lhoest, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2012.

38. Voir Jurij Puščaev, « Tvorčestvo otca Pavla Florenskogo bylo ukoreneno v Pravoslavii. Interv'ju s igumenom Andronikom (Trubačëvym) »

Paul ses « aveux » devant le tribunal soviétique, où il prit sur lui les fautes de ses codétenus et mentit donc – même si c'était pour la bonne cause³⁹. L'autre motif avancé semble avoir été le manque de « religiosité » de sa correspondance avec les siens⁴⁰. En réalité, ce sont plus probablement ses positions théoriques, peu conformes à la tradition majoritaire dans l'Église orthodoxe qui ont empêché sa canonisation. Citons, par exemple, ses thèses sur la *Sophia* présentée comme une personnification – presque une hypostase – de la présence divine, son intérêt pour les doctrines ésotériques, ses accointances avec le mouvement onomatodoxe⁴¹. Même si Florenski « avait une attitude négative envers toutes les tendances pour moderniser le dogme⁴² », sa pensée oscillait en effet « entre néo-platonisme et mystique ésotérique⁴³ ». Dans sa synthèse historique sur *Les voies de la théologie russe*, le théologien Georges Florovsky déplore :

[L'œuvre du père Paul Florenski était enracinée dans l'Orthodoxie. Interview de l'higoumène Andronik (Trubatchev)], *Foma*, 13 décembre 2012, <https://foma.ru/tvorchestvo-otcza-pavla-florenskogo-byilo-ukoreneno-v-pravoslavii.html>, consulté le 23 août 2024. Le fait que la procédure de canonisation des nouveaux martyrs de l'Église russe se fonde sur les minutes des procès politiques a été critiqué. Notons aussi que les archives soviétiques ouvertes dans la première moitié des années 1990 ont été refermées depuis lors. La campagne politique actuelle contre la mémoire des répressions en URSS, enfin, a également joué un rôle : nombre de Russes ignorent désormais purement et simplement leur existence.

39. La question du « mensonge pour le salut » (« *lož' vo spasenie* », « *good lie* »), qui traverse l'histoire de l'Église russe en URSS, dépasse le cadre de la présente étude.

40. Effectivement, sa correspondance avec sa famille – mais depuis le Goulag ! – évoque très rarement des questions religieuses.

41. Mouvement mystique russe du début du XX^e siècle, développé au Caucase et au Mont-Athos et affirmant la valeur divine du nom même de Dieu. Ces thèses furent condamnées par les autorités religieuses en 1913 en tant que panthéisme. Sur les positions de Florenski en la matière, voir Antoine Nivière, *Les glorificateurs du Nom. Une querelle théologique parmi les moines russes du Mont Athos (1907-1914)*, Paris, Éditions des Syrtes, 2015, p. 283-296 ; Hilarion Alfeyev, *Le mystère sacré de l'Église. Introduction à l'histoire et à la problématique des débats athonites sur la vénération du nom de Dieu*, trad. de Claire Jounievy & Alexandre Siniakov, Fribourg, Academic Press Fribourg, 2007, p. 122-129 et 315-329.

42. Thomas Venclova, « Pavel Florenski... », art. cit., p. 224.

43. Antoine Nivière, *Les glorificateurs...*, op. cit., p. 283. Certains ont même évoqué l'influence des idées de Florenski sur le célèbre roman ésotérique *Le*

Dans le monde orthodoxe, il restait un étranger. [...] [Ses ouvrages ont été écrits] par un Occidental qui cherchait le salut en Orient en passant par des rêves et par l'esthétique. La tragédie romantique de la culture occidentale était plus proche de Florenski, il était plus apte à la comprendre, que la problématique de la tradition orthodoxe⁴⁴.

Figure fascinante, mais inclassable, personnage quasi romanesque⁴⁵ aux idées ou décisions parfois ambiguës, le père Paul Florenski a sans doute été considéré comme trop difficile à proposer à la vénération populaire. Bien des Russes révèrent néanmoins ce génie multiforme, entré dans l'histoire, « nimbé de l'auréole du martyr du confesseur du nom du Christ⁴⁶ » (selon son ami Serge Boulgakov), comme un authentique saint auprès de Dieu⁴⁷.

La figure du père Alexandre Men

Si le père Florenski a connu les débuts du régime soviétique, le père Alexandre Men (1935-1990)⁴⁸ – autre figure atypique de l'Église orthodoxe russe – en a traversé la maturité jusqu'à ses derniers soubresauts. Tout comme son ami Gleb Yakounine, il fut donc un

Maître et Marguerite de Mikhaïl Boulgakov (voir <https://www.armmuseum.ru/news-blog/2018/8/27/-2bulgakov>, consulté le 23 août 2024).

44. Georges Florovsky, *Les voies de la théologie russe*, trad. de Jean-Louis Palierne, Lausanne, L'Âge d'Homme, 2001, p. 437.

45. « La véritable œuvre du père Paul, ce ne sont même pas ses écrits ni ses pensées et ses paroles, c'est lui-même, sa personne et sa vie ... », dira son ami Serge Boulgakov (cité in Constantin Andronikof, « Un chercheur et un témoin de la vérité, le père Paul Florenski », *Service orthodoxe de presse*, 73, décembre 1982, p. 13).

46. S. N. Bulgakov, « Svjaščennik o. Pavel Florenskij » [Le prêtre P. Paul Florenski], <https://www.vehi.net/bulgakov/Florenski.html>, consulté le 23 août 2024.

47. Il semble que Florenski figurât sur une icône de nouveaux martyrs de l'Église russe hors-frontières et dans des listes de saints orthodoxes aux États-Unis.

48. De nombreux ouvrages et études ont été consacrés à Alexandre Men. Citons, en français : Yves Hamant, *Alexandre Men. Un témoin pour la Russie de ce temps*, Paris, Mame, 1993 ; Michel Evdokimov, *Petite vie du père Men*, Paris, Desclée de Brouwer, 2005 ; Paul Ladouceur, « Alexandre Men, apôtre des temps modernes », *Lumière du Thabor*, n° 23, 2005 ; Serge Model, « Un "phénomène" dans l'Église russe au XX^e siècle : le père Alexandre Men (1935-1990) », *Irénikon. Revue des Moines de Chevetogne*, 1, 2015, p. 5-32.

« prêtre au pays des soviets ». À l'instar de Florenski, Men étudia les sciences naturelles et se passionna pour la pensée de Vladimir Soloviev, mais sa vie fut avant tout dédiée à son sacerdoce, auquel il consacra tous ses talents (d'écrivain, de bibliste, d'orateur, etc.). Notons en passant que le père Men a, lors de ses conférences, évoqué Florenski, dont l'épouse était liée d'amitié avec sa propre mère⁴⁹.

Né à Moscou dans une famille juive non religieuse en plein stalinisme, Alexandre Men aurait pu devenir un « *homo sovieticus* », considérant que « toute idée religieuse, toute conception d'un pouvoir divin, même n'importe quelle insignifiance à l'égard de Dieu est une abomination indescriptible, un fléau méprisable⁵⁰ » (Lénine) et estimant que « le marxisme-léninisme, enrichi par Staline, est la seule théorie philosophique donnant un tableau scientifique du monde, défendant les principes et les méthodes scientifiques d'explication de la nature et de la société, fournissant à l'humanité travailleuse l'instrument de la lutte pour la construction du communisme⁵¹ » (manuel scolaire stalinien). C'est pourtant le contraire qui adviendra : convertie au Christ alors que la foi chrétienne est persécutée comme jamais dans l'histoire, sa mère le fait baptiser dans l'Église orthodoxe dite « des catacombes » (dissidence de l'Église officielle⁵²) et l'élève dans un esprit à la fois religieux et ouvert sur le monde.

Vers l'âge de douze ans, Alexandre Men ressent un appel au sacerdoce et s'y prépare systématiquement. Il étudie – seul – la Bible, l'histoire, la philosophie, la théologie et les sciences naturelles. Après

49. La conférence a été incluse dans l'ouvrage : Aleksandr Men', *Mirovaja duxovnaja kul'tura. Xristianstvo. Cerkov'. Lekcii i besedy* [La culture spirituelle mondiale. Christianisme, Église. Conférences et entretiens], M., Fond imeni Aleksandra Menja, 1995. Traduction française partielle : <https://www.editeurs-reunis.fr/post/pavel-Florenski-par-le-p%C3%A8re-alexandre-men>, consulté le 23 août 2024.

50. Dans sa fameuse lettre de novembre 1913 à Gorki (Lénine & Gorki, *Lettres, souvenirs, documents*, M., Éditions du Progrès, 1958, p. 114).

51. Cité in Yves Hamant, *Alexandre Men...*, *op. cit.*, p. 55.

52. Après la déclaration de loyauté envers le régime soviétique du métropolite Serge (Stragorodski, alors chef par intérim de l'Église) en 1927, des évêques, clercs et laïcs orthodoxes russes avaient quitté l'Église officielle.

avoir suivi des études supérieures de biologie⁵³ et de théologie (par correspondance), il est ordonné prêtre en 1960, et entame un ministère particulier auprès des intellectuels, savants et artistes. Prêtre de l'Église orthodoxe « officielle » (le Patriarcat de Moscou, toléré par le régime soviétique moyennant une « loyauté » affichée envers celui-ci), il organise également – en pleine campagne antireligieuse de Khrouchtchev⁵⁴ – des activités « illégales » : groupes de catéchèse, d'études bibliques, de prière et d'entraide⁵⁵. Son tempérament chaleureux attire de nombreux interlocuteurs, qu'il impressionne par ses connaissances encyclopédiques. Des personnalités viennent le voir, comme Soljenitsyne, le chanteur Alexandre Galitch, la pianiste Maria Youdina, Nadejda Mandelstam, etc. ; à la fin de sa vie, des milliers de Russes – connus ou non – l'auront consulté.

Ayant compris qu'après des décennies de propagande athée, le langage de l'Église n'était plus directement compréhensible à ses contemporains, le père Alexandre s'efforce de rendre le message chrétien plus accessible. Pour rappeler aux nouvelles générations de croyants soviétiques, coupées de leurs racines religieuses et culturelles, les « fondamentaux » de la foi, Alexandre Men rédige une « vie de Jésus » (*Le Fils de l'homme*, en français : *Jésus, le Maître de Nazareth*⁵⁶), puis six tomes d'une histoire des recherches spirituelles de l'humanité (des origines à la Révélation biblique⁵⁷). Suivront des commentaires pour une Bible russe, un manuel de prière⁵⁸, etc. Ne pouvant être publié en URSS, il sera édité à Bruxelles par un petit éditeur catholique : le « Foyer oriental chrétien », auquel des amis ont fait parvenir ses manuscrits. Une dizaine d'ouvrages (au début sous pseudonyme),

53. Études inachevées, les autorités ayant exclu l'étudiant brillant à cause de sa foi religieuse.

54. De 1958 à 1964, Khrouchtchev organisera la dernière campagne antireligieuse massive en URSS, qui verra notamment la fermeture de deux tiers des églises, monastères et séminaires du pays.

55. Voir Alexandre Men, *Dire le Christ en temps de persécution. Catéchèses familiales (URSS : 1985-1990)*, trad. de René Marichal, Paris, Lessius, 2016.

56. Traduction française : Alexandre Men, *Jésus, le maître de Nazareth*, trad. de Giovanni Guaïta, Paris, Nouvelle Cité, 2010.

57. Le premier volume a été traduit en français : Alexandre Men, *Les sources de la religion*, trad. de René Marichal, Paris, Desclée de Brouwer, 1991.

58. Traduction française : Alexandre Men, *Manuel pratique de prière*, trad. de Michel Evdokimov, Paris, Cerf, 1998.

verront ainsi le jour en Belgique, avant d'être réintroduits clandestinement en Russie, où ils seront dévorés par d'innombrables lecteurs (quatre millions pour son premier livre). D'autres projets, dont son *Dictionnaire des biblistes*, ne verront le jour qu'après son décès. Aucun de ses ouvrages ne sera édité dans son pays de son vivant.

L'activité débordante de ce prêtre « hors-normes » ne pouvait passer inaperçue dans l'État soviétique athée. Outre plusieurs mutations et l'interdiction d'exercer dans la capitale (toute sa vie, il desservira des paroisses de campagne), Alexandre Men est harcelé par le KGB. Mais enquêtes, perquisitions et interrogatoires, sans compter les attaques dans la presse, pamphlets anonymes ou lettres de menaces ne parviennent à « coincer » ce prêtre, dont l'activité n'est ni politique, ni « dissidente ». Et, au moment où son arrestation semble néanmoins inéluctable, la *perestroïka* gorbatchévienne met fin aux persécutions des croyants.

Bien plus : la nouvelle politique religieuse du pouvoir met au premier plan ce « pasteur des intellectuels », ouvert sur le monde et la culture de son temps, favorable à l'œcuménisme et au dialogue interreligieux et « interconvictionnel ». Premier prêtre autorisé à parler de religion dans un lycée soviétique (en 1988), il est invité à se produire – sur les thèmes les plus divers – dans de grandes salles (dont le stade olympique de Moscou), des usines, des clubs, à la radio, à la télévision, et saisit toutes les occasions pour annoncer l'Évangile : en deux ans, il donnera plus de deux cents conférences et préparera trente publications⁵⁹. Il réalise aussi les nombreux projets dont il rêvait : création de la Société biblique russe, d'une université orthodoxe, d'un groupe de bienfaisance auprès de l'hôpital pour enfants de Moscou...

Pour certains milieux, qui voulaient ramener l'Église en Russie à un simple lieu de culte, un sujet obéissant ou un musée, ce « phénomène » était sans doute devenu insupportable. Et le dimanche 9 septembre 1990, à six heures du matin – dans des circonstances jamais élucidées –, le père Alexandre fut assassiné à coups de hache, sur le petit chemin forestier vers la gare qu'il empruntait pour se

59. Parmi ses publications traduites en français, citons : Alexandre Men, *Au fil de l'Apocalypse*, trad. de Françoise Lhoest, Paris – Pully, Cerf, Le Sel de la Terre, 2003 ; *Id.*, *Le christianisme ne fait que commencer*, Paris – Pully, Cerf, Le Sel de la Terre, 2006.

rendre à l'église. Pour ceux qui l'avaient connu, sa mort portait – quels que soient les commanditaires de l'assassinat (KGB, éléments ultranationalistes ou antisémites) – la signification du témoignage « jusqu'au sang » rendu au Christ. Il apparaît ainsi comme l'un des derniers martyrs de l'époque soviétique. À l'instar du père Florenski, le père Men était marié ; il avait deux enfants.

Si certains – dans les milieux libéraux surtout – considèrent le père Alexandre Men comme un saint et qu'un groupe dissident (l'Église « orthodoxe apostolique ») l'a même canonisé en 2000, pour les conservateurs, sa figure s'apparente à une sorte de « chiffon rouge » : considérés comme trop œcuméniques, modernistes ou occidentalisés, ses livres sont interdits dans de nombreuses églises russes, et son nom est déprécié par de nombreux ecclésiastiques. Le patriarche Alexis II (Ridiger) avait d'ailleurs mis en doute l'orthodoxie de la pensée d'Alexandre Men⁶⁰, et le diacre-théologien André Kouraïev lui a consacré un pamphlet, significativement intitulé : « Un missionnaire égaré » (*Poterjavšijsja missioner*)⁶¹. À notre connaissance, le cas du père Men n'a jamais été soumis à la Commission synodale de canonisation, des membres de la *nomenklatura* du Patriarcat de Moscou, ainsi que les représentants des courants conservateurs de l'Église lui restant foncièrement hostiles⁶².

60. En une formule prudente, propre à son style : « Dans son audace théologique, le Père Alexandre a parfois exprimé des jugements qui, sans une étude attentive, ne peuvent être considérés comme étant entièrement partagés par la plénitude de l'Église » (« Pis'mo Patriarxa Moskovskogo i vseja Rusi Aleksija posle ubijstva protoiereja Aleksandra Menja » [Lettre du patriarche de Moscou et de toutes les Russies Alexis II après le meurtre de l'archiprêtre Alexandre Men'], <http://www.alexandrmn.ru/biogr/slovopat.html>, consulté le 23 août 2024.

61. Plus exactement, un chapitre de son ouvrage : Andrej Vjačeslavič Kuraev, *Vyzov èkumenizma* [Le défi de l'œcuménisme], M., izd. Sovet Russkoj Pravoslavnoj Cerkvi, 2003. En sens contraire, le métropolite Juvénal (Poïarkov) de Kroutitsy, qui fut l'évêque diocésain du père Alexandre, a toujours affirmé la parfaite orthodoxie de ses vues, et en 2015, le patriarche Kirill (Gundiaïev) a ordonné aux Éditions du Patriarcat de publier les œuvres complètes de celui-ci.

62. En 2015, néanmoins, le métropolite Hilarion (Alfeïev) de Volokolamsk, alors président du Département des relations extérieures du Patriarcat de Moscou, n'exclut pas une canonisation du père Alexandre Men « si l'on démontrait que sa mort était bien un martyre ». <https://irp.news/mitropolit-ilarion-aleksandr-men-mozhet-byt-kanonizirovan/>, consulté le 23 août 2024.

Essai de conclusion

Les pères Paul Florenski et Alexandre Men représentent deux « figures de sainteté » qui, bien que singulières, « cochent de nombreuses cases » permettant à première vue leur canonisation : vie consacrée au service de l'Église, mort en martyr, vénération par une partie des fidèles. Ils n'ont cependant pas été portés sur les autels et ne le seront peut-être jamais, apparaissant finalement – chacun à sa manière – comme trop peu « politiquement corrects » aux yeux des responsables ecclésiastiques.

Quelles conclusions peut-on néanmoins tirer de ces cas qui nous sont presque contemporains ? Que nous apprennent-ils au sujet des critères, des procédures, du processus même de « fabrication des saints » ?

En premier lieu, il apparaît que, dans l'Église orthodoxe, la *vox populi* n'est pas toujours perçue comme l'expression de la *vox Dei*. Bien que le « sacerdoce royal » (la communauté des fidèles) soit considéré comme le gardien ultime de la foi, la vénération populaire d'une personnalité, ou même le soutien d'une cause par certains religieux isolés ne suffisent pas. Autrement dit, la sanction de la hiérarchie ecclésiastique apparaît indispensable à la reconnaissance *urbi et orbi* de la sainteté d'un personnage donné⁶³.

Deuxièmement, il apparaît – n'en déplaise aux idéalistes – que le critère le plus déterminant pour une canonisation semble être, au-delà des conditions formelles de celle-ci (*podvig*, miracles, reliques, etc.), l'*opportunité* telle que perçue par les responsables religieux du moment. Certains personnages ont ainsi été écartés des autels, voire honnis à certaines époques, avant d'être canonisés par la suite⁶⁴. Il n'est donc

63. Ceci également pour éviter les dérives, comme la vénération dans certains milieux de Raspoutine, du soldat Eugène Rodionov († 1996) ou du père Daniel Sysoïev († 2009), dont les meurtres respectifs ont été trop rapidement assimilés à des cas de « martyr ». Plus près de nous, face à une fresque représentant saint Silouane l'Athonite et son disciple l'archimandrite Sophrony (Sakharov) – alors non encore canonisé –, l'un des fils spirituels de ce dernier nous a dit : « Mon cœur dit oui, mais ma tête dit non : attendons la sanction de l'Église » (le père Sophrony a été canonisé depuis lors).

64. Le cas le plus flagrant pour l'Église russe étant celui de saint Maxime le Grec (1475-1556), accusé d'hérésie et interné durant sa vie, et justifié et canonisé par la suite.

pas totalement exclu que, finalement, les deux figures évoquées plus haut soient un jour reconnues comme saintes.

Enfin, le fait que les canonisations sont indubitablement révélatrices d'un état d'esprit et/ou d'un contexte social déterminé. Outre les nouveaux martyrs et confesseurs du XX^e siècle – dont la liste s'allonge régulièrement, mais dont la vénération populaire peine à s'établir –, de récentes canonisations par le Patriarcat de Moscou, telles que celles de l'archevêque ultraconservateur Séraphim Sobolev (1881-1950) ou de l'amiral Fiodor Ouchakov (1744-1817) semblent particulièrement significatives à cet égard⁶⁵. La canonisation reflète alors non pas tant la figure canonisée que la société qui canonise. Et l'on peut, en adaptant quelque peu la formule éprouvée, dire à l'Église : « Montre-moi tes saints et je te dirai qui tu es ».

ISPOLE, Institut des Sciences politiques Louvain-Europe

65. Dans le même genre, semblent actuellement examinés les cas du généralissime Alexandre Souvorov (1730-1800) ou même du légendaire Ivan Soussanine († 1613).